

# Au fil de l'année liturgique

## Automne

### Table des matières

I - EXERCICE pour la Fête de l'Ange Gardien et de tous les Anges .....	2
II - Exercice pour la fête de Sainte Thérèse .....	4
IV - Fête de tous les Saints.....	6
IV – Exercice sur la nécessité et la pratique chrétienne, pour la Fête de Saint Martin.....	10

# I - EXERCICE pour la Fête de l'Ange Gardien et de tous les Anges

Que ne dois-je pas de reconnaissance aux bontés d'un Dieu, qui ajoute à sa vigilance paternelle et générale sur moi, une défense aussi particulière, aussi attentive, aussi assidue qu'est celle de mon bon Ange ? Il ne dédaigne donc pas, ce souverain maître, de préposer à ma garde un des esprits bienheureux, qui environnent son trône, et dont le devoir principal est de lui présenter les plus purs hommages. A peine ai-je commencé à lui appartenir comme son enfant, par la grâce du saint baptême, qu'il m'a confiée à un guide invisible, et chargé de présider à tous mes besoins. Ô tendresse ineffable du meilleur de tous les pères ! ô prodige de charité ! dont je ressens les effets depuis le premier instant de mes jours, ai-je jamais bien réfléchi sur ce gage précieux et continu de l'amour de mon Dieu ? Il ne cesse de penser à moi, je suis présente à ses yeux tous les moments de ma vie ; tant de faveurs dont il m'a comblée, et dont tant de circonstances signalées portent l'empreinte, m'annoncent les dispositions miséricordieuses de son cœur : mais au milieu de tant de gages multipliés de sa bienveillante protection, celle qui m'applique assidûment, par le secours de mon Ange tutélaire, échapperait-elle aux sentiments de ma plus vive gratitude ? Chacun des secours que je reçois par son ministère ne me découvre-t-il pas la main toute puissante qui m'a confié sa fidélité, et lui a remis le dépôt de mon bonheur ? Que pourrait-il exécuter à mon avantage, s'il ne lui était continuellement prescrit par l'amour attentif d'un Dieu ? Oui, oui, il veille sur tous les événements qui peuvent m'intéresser. Ô l'aimable Providence, dont les soins sont si libéralement suppléés en ma faveur. Pénétrée comme je dois l'être, de l'amour que le Seigneur me témoigne en me guidant par l'organe de mon saint Ange, je considérerai encore plus spécialement de quel prix et de quelle étendue est pour moi cette céleste assistance. Pour le mieux comprendre, je me rappellerai l'instruction que Dieu adressa autrefois à son peuple. Voilà, lui dit-il, que je vous enverrai mon Ange ; afin qu'il marche devant vous, qu'il vous garde pendant le chemin, et qu'il vous fasse entrer dans la terre que je vous ai préparée : Voilà donc une image abrégée des fonctions que remplit à mon égard le ministre de l'Éternel, une de ces sublimes Intelligences qui approchent de si près le Dieu de toute Majesté, qui composent sa cour, qui exécutent ses ordres, et qui sont les dépositaires de sa puissance pour nous protéger ; ma foi m'apprend donc que Dieu a commis un de ses Anges pour être inséparablement uni à moi pendant ma vie, pour me conduire dans mon pèlerinage sur la terre, pour en écarter les dangers, pour me diriger avec sûreté, et pour me préparer l'entrée du séjour bienheureux auquel je suis appelée. Quelles sublimes et saintes prérogatives ! Nul de mes besoins auquel Dieu daigne pourvoir par le ministère de mon Ange gardien. Quelque glissant que puisse être le siège où il a bien voulu me placer, quelques multipliés que puissent être les dangers qui l'environnent, quelques redoutables que soient les assauts qui me menacent au-dedans et au-dehors de moi, le conducteur de mes voies est chargé de me précéder, de m'accompagner, pour me défendre ; il a ordre de me tracer et de m'ouvrir la route que je dois parcourir, et ce sera toujours celle des vertus. Que j'écoute la voix de la grâce qui m'invite à l'écouter lui-même ; rien alors ne sera pour moi une occasion de chute ou d'infidélité, je marcherai avec assurance à l'abri de mon conducteur ; il me donnera ses secours, et ma docilité à le suivre multipliera ses mérites. L'importance du ministère que remplit à mon égard l'Ange dont je dois être l'élève m'impose trois devoirs : le respect, la confiance et l'imitation. Si je suis intimement persuadée qu'il est près de moi, qu'il y est invariablement attaché, et qu'aucune de mes pensées, de mes actions, de mes paroles n'échappe à sa pénétrante intelligence ; que Dieu en me commettant à tous ses soins, lui manifeste à chaque instant toutes les lumières nécessaires aux fonctions favorables dont il l'a revêtu par rapport à moi ; avec quel bonheur et quels égards ne dois-je pas me comporter en sa présence ? Ce que je n'oserais me permettre, dit un Saint, sous les yeux d'une personne que je respecterais, ne m'est-il pas interdit à la vue de l'Ange qui m'éclaire et qui m'annonce la présence du Saint des Saints dont il approche ? Par ce motif, tout péché qui souillerait mon âme ne doit-il pas être pour moi un objet

d'horreur, comme il l'est pour l'esprit angélique qui m'honore de sa continuelle présence ? Que ne mérite pas encore de confiance un protecteur aussi plein de bienfaisance, qu'il est ardent à m'en faire sentir les effets ? Son ministère n'a pour objet que d'éloigner de moi chaque espèce de mal, dont je serais menacée, et de me procurer tous les biens que je puis désirer. Le pouvoir qu'il en a reçu, le zèle dont il est animé pour préparer un tout mon bonheur, l'amour dont il brûle pour Dieu, son ardeur à le glorifier, à lui conserver ou à lui ramener des adorateurs, sa charité tendre, pour une âme qui lui appartient, par un titre particulier ; voilà ce qui le portera toujours à présenter au trône des miséricordes, mes gémissements, mes demandes, mes périls et mes misères. L'encens de mes vœux, réuni aux siens, pourrait-il ne pas s'élever avec succès à la source de toutes les grâces ? ... Que ne dois-je pas espérer, surtout, de son avantageuse protection, quand une imitation fidèle secondera ma confiance ? Pureté de cœur, obéissance aux volontés divines, pratique exacte et respectueuse dans la prière, occupation de la présence de Dieu, ce sont autant de traits de conformité que m'impose la dévotion à mon Ange gardien : ces qualités en font un ministère digne du Maître qui l'emploie ; elles feront de moi un objet digne de sa protection et de ses soins.

### **PRIÈRE Sous la protection de l'Ange gardien**

Ô vous qui réglez dans les cieux, et qui faites le bonheur de tous les habitants de ces demeures éternelles, vous qui y commandez aux esprits bienheureux et qui les choisissez pour les ministres, pour les exécuteurs de vos adorables volontés ; vous dont le trône est environné de ces célestes intelligences, et révérend par leurs profonds et continus anéantissements, dominateur suprême des Anges et des Archanges, des vertus, des trônes, des puissances, des dominations, des principautés, des Chérubins et des Séraphins ; vous qui devez fixer les uniques et respectueuses attentions de tout l'ordre angélique, vous avez daigné les attacher encore à la protection des royaumes, des provinces, des villes, des familles, et de tous les individus qui les composent. Je connais, ô mon Dieu ! toute l'excellence de ce bienfait, parce que je comprends tout ce que je dois de retour à l'amour qui vous y a engagé. Comment pourrais-je mieux y répondre moi-même, qu'en réclamant aujourd'hui la voix de mon charitable protecteur, de cet Ange que vous avez préposé à ma garde spéciale ? Il n'aura, il est vrai, que des misères et des besoins multipliés à vous offrir en mon nom, des combats et des dangers, des chutes et des faiblesses, des désirs et des projets de réforme ; mais tel est l'objet du ministère dont vous l'avez chargé à mon égard. C'est pour obtenir ma guérison dans mes infirmités spirituelles, pour me soutenir dans mes combats, pour m'affermir dans mes dangers, pour me relever dans mes craintes, pour réaliser mes promesses, pour disposer mes victoires, que vous m'avez confiée à son zèle et à sa charité. Mille fois, j'en ai ressenti les fruits salutaires ; mais hélas ! aussi, plus souvent je l'ai contristé par mes résistances ; pardonnez-les-moi, ô mon Dieu ! écoutez encore sa prière en ma faveur. Accordez-moi la grâce de lui obéir en tout, d'éprouver l'efficace de sa protection dans tous les moments de ma vie, et à l'heure de ma mort ; faites voir combien les Anges de lumière ont plus de force et de puissance que les Anges de ténèbres. Ainsi soit-il

### **PRIÈRE A l'Archange Saint Michel**

Glorieux Archange ! que votre fidélité et votre soumission aux ordres de Dieu attachent si constamment au maintien de sa gloire et aux intérêts des hommes, employez en ma faveur, ce crédit inséparable du bonheur dont vous jouissez. Portez au trône du Saint des Saints tous les vœux que je confie aujourd'hui à votre puissante protection. Ayez égard aux besoins d'un Royaume dont vous avez été si longtemps le patron spécial, et qui depuis n'a été dévoué à votre reine, que pour vous accroître, par votre médiation auprès d'elle, nos ressources et notre défense. Bannissez, écarter de nos contrées tout ce que le dérèglement des mœurs, l'hérésie, et l'impiété s'efforcent d'y répandre de contagieux. Vainqueur des attentats de Lucifer contre la Majesté du Très-Haut, ne permettez pas qu'il triomphe de

vos héritages et qu'il l'enlève au Rédempteur qui l'a conquis au prix de son Sang. Chargé, enfin, de présenter nos âmes au Tribunal de Dieu, dans l'instant de notre mort, remplissez, en faveur de la mienne, un ministère de charité pour toute ma vie, et de sauvegarde pour l'instant qui la terminera. Ainsi soit-il.

## II - Exercice pour la fête de Sainte Thérèse

Une Vierge, élève de l'Amour divin, zélatrice de l'amour divin, victime de l'amour divin, est le grand objet que l'Eglise propose aujourd'hui à mon imitation autant qu'à ma confiance.

1° Avec quelle libéralité l'amour divin rassemble-t-il ses plus merveilleux trésors dans l'âme de Thérèse ? Une raison prématurée et un cœur susceptible des impressions de la grâce furent les dons qui l'enrichirent dès les premiers temps de sa vie. Les bagatelles qui amusent l'enfance, ou la vanité qui la peut éblouir, n'eurent aucun accès auprès d'un esprit qui ne goûtait que les vérités solides et éternelles. Une horreur extrême pour le péché, une délicatesse de conscience, attentive à se préserver des moindres fautes, une docilité généreuse à toutes les sollicitations de la grâce, un désir ardent de connaître Dieu et de l'aimer sans réserve, nourrissaient, dès lors, sa plus tendre piété, et l'animaient d'avance à tout ce qu'elle pouvait lui inspirer dans la suite de plus héroïque. Le martyre de la main des infidèles ne l'effraya point à sa septième année, et les charmes de la maison paternelle ne lui parurent point un attrait, qui dût balancer alors l'exécution de ce projet, si supérieur à son âge. Prélude admirable de toutes les leçons que l'amour divin lui communiqua dans la suite de ses années, et de la constante fidélité avec laquelle elle sut y répondre ! Quel mépris de tout ce qui la pouvait flatter ! quel détachement d'elle-même, quelle application à sacrifier en tout sa propre volonté, et à s'abîmer uniquement dans celle de Dieu ! quelle élévation de sentiments, de vues, de désirs, au-dessus de tout penchant terrestre. Unie au bien-aimé de son cœur, par des nœuds qu'il avait lui-même formés, et qu'elle s'étudiait à resserrer par des prières assidues, et par de ferventes oraisons ; elle parvint à cette perfection sublime où son Dieu lui tenait lieu de tout, et où elle était elle-même toute à son Dieu. Si j'écoute le même maître avec la même docilité, qui pourrait retarder mes progrès dans son divin amour ? qui pourrait ralentir mes résolutions d'être toute à lui ?

2° Une âme qui a pour guide l'amour divin, et qui se rend docile à ses inspirations, n'en borne point ses fruits à son avantage personnel. Le feu sacré qui la consume ne cherche qu'à prendre l'essor, à se communiquer, et à porter ses ardeurs dans tous les cœurs. Tel il se manifesta dans Sainte Thérèse. Après lui avoir ouvert les voies à la plus sublime sainteté, et lui avoir dévoilé tous les mystères de la vie intérieure, de quelles vives ardeurs ne la remplit-il point pour procurer le bien du prochain ? Zélatrice de l'amour divin, elle ne s'applique qu'à en jeter les précieux germes dans la contrée qu'elle habite, et ensuite à l'y faire fructifier par ses exemples et ses enseignements. Si dès les premiers pas qu'elle fait dans la solitude du Cloître, Jésus emploie le ministère d'un Séraphin pour percer son cœur d'un trait de son amour ; s'il lui déclare qu'il la choisit comme son épouse destinée à étendre sa gloire en tous lieux ; avec quel empressement se hâte-t-elle de répondre à une vocation, dont presque dès l'enfance elle avait éprouvé les prémices. La montagne du Carmel ne lui paraît pas décorée de plantes assez dignes du suprême cultivateur. L'esprit d'un monde ami du relâchement en a terni l'éclat. Il s'agit de leur rendre leur beauté primitive, et d'y faire renaître des fruits plus abondants et plus durables. L'honneur de Dieu et de son Eglise impose cet ouvrage à Sainte Thérèse ; elle s'y consacre sans délai ; et malgré les plus grands obstacles, elle y réussit. Sa réforme s'étend sensiblement sous ses yeux, et son zèle peuple dans peu d'années une multitude de Monastères, de tout ce que les vertus

ont de plus parfait, de plus effrayant même pour les sens et pour la nature. Le désir, dont elle est enflammée pour la gloire de Dieu, n'est pas satisfait des conquêtes qu'elle lui attache dans la vie religieuse ; il embrasse la conversion de tous les pécheurs ; elle y applique ses vœux les plus ardents et les plus continuels ; ses austérités et celles de son troupeau tendent à cet objet si dominant dans son cœur. Pour convertir une seule âme, un pécheur, un hérétique, un idolâtre, elle consentirait à souffrir en purgatoire jusqu'au jour du jugement. Combien mon amour pour Dieu sera-t-il sincère, quand je serai pénétrée de ce zèle pour le salut des âmes rachetées de son sang !

3° La sublimité des faveurs et des lumières que Sainte Thérèse reçut de l'amour divin ne servit qu'à la soutenir dans la carrière pénible où il la fit entrer. Aucune consolation humaine ne tempéra la multitude d'épreuves qu'elle eut alors à souffrir. Contradictions et mépris de la part du monde, obstacles et traverses dans l'exécution de ce qu'elle formait de desseins pour la gloire de Dieu, infirmités et douleurs sans interruption, délaissements et aridités intérieures, sécheresse et dégoûts au milieu de ses oraisons et de ses communions, incertitudes accablantes sur les voies de perfection qu'elle devait embrasser, humiliations sensibles du côté des guides spirituels qu'elle consultait, et dont les avis contraires la plongeaient dans d'affreuses perplexités, des combats, des troubles, des ténèbres, des peines de toute espèce ; voilà quel fut son partage depuis le moment où elle s'abandonna plus particulièrement à la conduite de son divin époux. Ce qu'elle se serait réservé à elle-même, elle aurait cru le dérober à Jésus crucifié, qui ne lui épargna aucun genre de croix capable de purifier et de perfectionner son amour. Instruite dans cette école de mortification, combien la disciple fidèle joignit-elle, aux coups intérieurs qui l'éprouvaient, de saintes rigueurs contre elle-même ! La seule voix du Ciel, manifestée par l'organe de son Confesseur, put arrêter les macérations sanglantes et assidues, dont elle punissait sa chair innocente. Elle se regardait comme la victime de l'amour divin, chargée de le venger de la révolte de tous les pécheurs. C'était dans cet esprit qu'elle accepta et qu'elle s'imposa jusqu'à la mort tous les genres de souffrances qui pouvaient la rapprocher le plus d'un époux de sang et de douleurs. Ah ! lui disait-elle sans cesse, dans les transports de son amour ou de la tristesse que lui causaient les péchés des hommes : ou souffrir, ô mon Jésus ! ou mourir ! Elle ne voulait vivre que pour souffrir, et elle ne consentait à mourir que pour être encore, en mourant, la victime des traits de l'amour divin. Ou souffrir ou mourir, c'est la devise qui illustrera à jamais la gloire de Sainte Thérèse. Mon amour-propre adopte-t-il cette alternative ? Quand je commencerai à aimer Jésus, sa croix cessera de m'effrayer ; je la chercherai, au moins je m'y soumettrai : les grandeurs du monde fournissent assez de quoi se crucifier soi-même.

### **Prière sous l'invocation de Sainte Thérèse**

Ô vous, dont l'amour divin consacra tous les sentiments, et qu'il éleva à la plus haute perfection ; vous qui n'ambitionnâtes d'autre terme de vos sacrifices et de vos souffrances que de mourir au monde, et de faire vivre Jésus-Christ dans votre cœur, et dans celui de tous les hommes : vous dont la croix fut le choix et les délices, Vierge généreuse, épouse fidèle d'un Dieu crucifié, victime immolée sur l'Autel de la plus sévère pénitence, vous daignerez entendre tous les vœux que vous adresse ma confiance, et que mes besoins rendront chers à votre charité. Du séjour des clartés divines qui succèdent aux ténèbres, dont si souvent vous fûtes investie sur la terre, faites, par votre intercession, descendre sur moi quelques rayons de la lumière éternelle : qu'ils dissipent les nuages qui couvrent la demeure ténébreuse où j'habite ; qu'ils me rendent inaccessible aux écarts dont je pourrais y être menacée ; qu'ils me conduisent au port du salut, et qu'ils m'éclairent constamment dans l'usage de tant de moyens que j'ai d'y parvenir. Je ne demande point ces grâces singulières dont vous fûtes prévenue ; je m'en reconnais indigne : pour être admise aux faveurs intimes de l'époux qui se communiqua si libéralement à votre cœur, il faudrait que le mien fût encore moins esclave et plus détaché de ce monde. Peut-être aurai-je peu à craindre de la servitude extérieure, qui y enchaîne tant d'autres ; non, je ne soupire qu'après un divorce qui m'en séparerait au dehors, si la Providence en aplaniissait les

obstacles ; mais un monde intérieur ne doit-il pas être, dès à présent, l'objet de mes combats et de mon renoncement ? N'ai-je pas à redouter ce qui excita vos propres frayeurs, dans le commencement de votre dévouement à la piété ? Ne règne-t-il point dans moi encore des vanités, de frivoles désirs qui m'occupent, des retours sur moi-même, qui partagent les services que je rends à Dieu, à un Dieu jaloux de tout le cœur, des langueurs dans la prière, des réserves dans mes vœux, pour le bien aux sollicitations de la grâce. Obtenez-moi, grande Sainte, la victoire sur tous ces ennemis secrets de la vraie dévotion ; implorez pour moi un de ces traits de l'amour divin, qui enflamma votre âme ; qu'il pénètre mon âme des plus vives ardeurs. Que cet amour purifiant dirige et soutienne toutes mes pensées, toutes mes œuvres, jusqu'au moment qui me réunira à sa source dans l'éternité bienheureuse.

## IV - Fête de tous les Saints

Quelque ferveur que je me sente aujourd'hui dans le service de Dieu, elle n'en est pas moins exposée à se ralentir. Mon cœur et mon amour-propre pourraient, dans quelques intervalles de relâchement me fournir des prétextes, pour m'écarter des voies de sainteté où je dois marcher ; je me laisserais effrayer par les difficultés ou bien je m'imaginerais que je ne puis me sanctifier dans ma condition, ou, par une coupable présomption, je croirais en faire assez pour me sauver. A ces tentations si subtiles, je dois opposer l'exemple des Saints ; ils m'apprennent que la sainteté n'est point disproportionnée à mes efforts, qu'elle n'est point incompatible avec mes engagements dans le monde, qu'elle n'est point indigne de mes plus grands efforts, et de mes constants travaux.

1° Je ne dois jamais me dissimuler à moi-même la nécessité de suivre ce chemin étroit qui conduit à la véritable vie. Oui, l'Évangile m'impose absolument une morale austère pour mon cœur et pour mes sens. Je ne puis prétendre au Royaume des Cieux, qu'autant que je me conformerai à Jésus-Christ, par un généreux détachement des grandeurs de ce monde, de ses richesses, de ses plaisirs et de ses sensualités ; qu'autant que je combattrai ma vanité, mon humeur, ma paresse, ma propre volonté. Mais quelque rigoureuses et quel qu'indispensables que ces lois soient pour ma faiblesse, sont-elles impraticables ? Jésus-Christ a-t-il pu m'imposer un fardeau supérieur à mes forces ? Les Saints ont-ils donc eu des secours que je n'ai pas ? Étaient-ils pétris d'un limon plus pur que le mien ? La route de la sainteté s'est-elle ouverte pour eux moins épineuse, moins pénible que pour moi ? En ont-ils été rebutés ? Sans parler de cette foule de Martyrs qui ont enduré les plus affreux supplices, plutôt que de trahir l'amour qu'ils avaient voué à Dieu, combien d'autres ont acheté la couronne de gloire au prix des sacrifices les plus humiliants ou les plus douloureux ? Fidèles à la grâce, qui leur en donnait les moyens, ils triomphèrent de ces mêmes obstacles, qui ne trouvent en moi que honteuses fragilités. Ils étaient faibles comme moi, mais ils n'ignorèrent point qu'ils pouvaient tout dans Celui qui s'était engagé à les soutenir. Ils ont été ce que je suis ; pourquoi, avec les mêmes secours et la même facilité, ne deviendrais-je pas ce qu'ils sont ? Sainte et heureuse à jamais.

2° En appellerais-je, comme tant de lâches Chrétiens, à l'impossibilité de faire mon salut au milieu du monde ? Mais cette Providence sage et éclairée, qui a établi et diversifié toutes les conditions, en a-t-elle exclu quelqu'une de l'héritage éternel auquel tous sont appelés ? Les différentes obligations de la société chrétienne ont toutes un terme commun. Tous ne sont pas destinés à l'apostolat et à la solitude. L'Église offre aujourd'hui, à mes respects et à mon imitation, des Saints de tout âge et de tout état ; plusieurs ont su allier les engagements d'une condition la plus exposée avec les plus exactes pratiques du christianisme. Ils ont rendu à César, ce qui est dû à César, mais sans jamais altérer ni démentir ce qu'ils devaient au Roi des Rois. Pourquoi, en étudiant ces grands modèles, ne regarderais-je pas la

piété, la pénitence sévère, le renoncement à moi-même, comme autant d'obligations, aussi faciles pour moi qu'elles l'ont été pour eux ? Mon rang quelque supérieur qu'il soit, me dispense-t-il de porter le joug sacré que tant d'autres ont porté, avec les mêmes difficultés que j'éprouve dans ma condition ? Pourquoi, comme eux, ne résisterais-je pas au monde et à ses tentations ? Pourquoi comme eux, ne serais-je pas chaste, charitable, mortifiée ? Pourquoi, comme eux ne fuirais-je pas des dangers qui ne deviendraient mon écueil, que parce que je m'y exposerai avec témérité ? Pourquoi, comme eux, ne me précautionnerais-je pas contre la dissipation du siècle, ou contre ma vanité naturelle, par l'exercice de la présence de Dieu, et par la vigilance sur ce que je vois, sur ce que j'entends, sur ce que je serais tentée de dire, de répliquer, de faire remarquer de défauts dans le prochain ? Pourquoi, comme eux, ne donnerais-je pas, par mes exemples et par mon autorité, du crédit à la religion et à la vertu ? Pourquoi, comme eux, sans me laisser entraîner par la séduction au respect humain, n'évitais-je pas un autre excès, aussi funeste à la piété, celui de la singularité, de l'affectation ? Le monde forme-t-il, à mon égard, plus d'obstacles à une vie chrétienne qu'il n'en a opposés aux Louis, aux Edouard, aux Henri, aux Clotilde, aux Marguerite, aux Elisabeth ! Ne surent-ils pas tous accorder, avec la décence de la dignité, les devoirs du plus scrupuleux christianisme ? Ne devinrent-ils pas des Saints au milieu d'un monde le plus corrompu ?

Quoique l'ouvrage de ma sanctification ne soit ni au-dessus de mes efforts, ni incompatible avec les obligations de mon rang, ni impraticable à raison des dangers que m'oppose un ennemi du bien, je ne dois pas en conclure que la conduite de cette critique entreprise ne demande de moi que des travaux médiocres ; les Saints n'en ont pas jugé ainsi. Quelque généreux, quelques fidèles qu'ils aient été dans leurs combats contre les ennemis intérieurs et extérieurs de leur salut, quelque sévères qu'ils se soient montrés dans leur pénitence, dans leurs sacrifices ; ils n'ont pas cru en trop faire pour se rendre agréables à Dieu, et pour conquérir le Ciel. Retraites, austérités, mortifications assidues, longues prières, retranchement des douceurs, qui semblaient les plus légitimes, violence à leurs vues, à leurs corps et à leur âme, divorce avec tout ce qui favorise l'indolence, ou l'amour déréglé de soi-même ; tout leur parut inférieur aux récompenses d'un Maître qui mérite tout, et pour lequel on ne saurait assez souffrir, assez vouloir, assez exécuter. Au milieu des plus héroïques témoignages qu'il donnèrent au Seigneur, de leur amour et de leur plein abandon à sa volonté suprême, toujours ils se regardèrent comme des serviteurs inutiles par rapport à un Maître aussi digne des plus parfaits hommages de ses créatures. Comme moi, ils comptaient sur la miséricorde du meilleur de tous les pères, mais cette confiance les rendit-elle moins vigilants ? Ils avaient en horreur le monde et ses perverses maximes ; mais ils savaient que l'amour de Jésus-Christ et celui du monde ne peuvent compatir dans le même cœur. Ils employèrent toute leur vie à se préparer au moment qui la devait terminer ; mais ils n'ignoraient pas que de cet instant critique dépend le sort d'une éternité heureuse ou malheureuse. Point d'effort qu'ils n'aient mis en œuvre, pour parvenir à la demeure des Elus ; mais ils avaient bien compris l'Oracle du Seigneur ; que ce séjour ne s'accorde qu'à ceux qui l'achètent par une continuelle résistance au monde et à eux-mêmes. N'est-ce pas ce que comprennent encore tant d'âmes fidèles, non seulement dans le cloître, mais au milieu même du monde ? Regrettent-elles ce qu'il leur en coûte pour conserver la grâce ? Les croix les plus pesantes, les démarches les plus pénibles, les sacrifices les plus contrariants pour la nature, perdent toute leur amertume à l'aspect de la couronne qui les attend. Est-ce par une vie lâche, et sans essayer de combats, que je pourrai moi-même l'obtenir ?

## PRIERE

### Sous l'invocation des Saints

Telle est, ô mon Dieu, votre parole aussi décisive qu'elle est universelle : « Soyez Saints, parce que moi-même je suis Saint. » Ce n'est point seulement pour moi un conseil et une invitation ; c'est une loi pressante, indispensable, fondée sur le plus cher de mes intérêts ; il ne s'agit pas moins, Seigneur,

que de la voie qui peut me conduire à une félicité la plus parfaite et la plus durable. Vous me la tracez cette voie sûre par vos divins enseignements, par vos exemples et ceux de vos imitateurs fidèles ; vous m'y soutenez par une abondance de secours qui me parlent sans cesse au-dehors et au-dedans de moi ; vous m'aidez à y rentrer par le bain salutaire de la pénitence ; vous m'y confirmez par les dons multipliés que produit dans mon âme la participation de votre chair adorable. Jusqu'au centre des périls attachés à l'élévation, que de lumières m'en préservent, que de salutaires dégoûts me détachent d'une situation où tout ce qui m'environne de flatteur serait pour moi une occasion de vous oublier en m'oubliant moi-même ! que de nobles sentiments qui se réveillent si souvent dans moi , et qui m'avertissent que le ciel est ma véritable patrie, que vous y habitez, ô l'époux de mon âme, et qu'il n'est point d'obstacle que je ne doive vaincre pour m'y réunir à la source unique de mon bonheur.

Serait-il dans ma vie quelques circonstances rebutantes qui me déroberaient ces vérités ? Ne le permettez pas, ô mon Dieu, ne souffrez pas que le péché me détourne un seul instant du désir et de l'ouvrage de ma sanctification. Ajoutez aux grâces dont j'ai besoin pour y réussir, le souvenir des vertus de vos Saints ; qu'il m'anime toujours ce précieux souvenir, à marcher sur leurs traces, à combattre les difficultés dont ils ont triomphé ; à tirer du sein des grandeurs les moyens de m'élever comme eux, à soutenir, comme ils l'ont fait les plus grands travaux pour une conquête qui ne peut jamais me trop coûter. Reine de tous les Saints, mère du Saint des Saints, secondez, par votre intercession, mes vœux et mes efforts ; Saints et Saintes que je révère en cet heureux jour, faites passer dans mon cœur, par vos prières, le zèle ardent dont le vôtre brûla pour la sainteté ; qu'il consume dans moi toute sa tiédeur, et qu'il y substitue ce feu divin d'un amour qui fait le trésor des justes sur la terre et dans le ciel. Ainsi soit-il.

### **Exercice pour une communion anniversaire à l'occasion des devoirs de charité rendus aux morts**

Chaque année ramène sous nos yeux les souvenirs lugubres de la mort et des générations qu'elle a dévorées. La tombe qui les a englouties appelle les générations qui occupent à leur tour cette terre malheureuse, autrefois habitée par leurs pères : elle m'appelle aussi moi-même avec tout ce qui m'environne, et le jour où j'y descendrai n'est peut-être pas loin.

Quelles réflexions viennent se présenter en foule à mon esprit ! point d'ordre en cet exercice : il faut que mon cœur s'épanche et s'égaré sans suite, sans dessein ; il faut qu'il s'humilie profondément devant ce Dieu qui vit seul toujours immortel, toujours immuable, toujours le même, lorsque autour de lui tout change et tout meurt.

Où sont tant de personnes que j'ai chéries ?

Le souvenir toujours récent de leur perte m'apprend à renouveler, avec un nouveau mérite, le sacrifice que j'ai fait au moment de leur séparation, et à resserrer de plus en plus mes liens au service de Celui qui me reste toujours, lorsque tout le reste m'échappe.

Je sens le peu de fonds que j'ai à faire sur une vie que tant d'événements peuvent altérer ou même abrégé, toujours si courte, fût-elle la plus prolongée, lorsque j'en approche la durée de celle de l'Éternité.

Je me détermine alors plus sérieusement à disposer de loin le terme de mes jours, à envisager chacun de ceux que Dieu m'accorde, comme un dépôt que je dois faire profiter avec soin ; et à retrancher de mon cœur tout ce qui causerait, à la mort, l'inutilité de mon repentir et de mes regrets.



Je m'applique à considérer toute la caducité des grandeurs de ce monde, la rapidité avec laquelle elles s'évanouissent, le peu qu'il faut pour les enlever, à quoi elles se terminent, une pompeuse décoration, un éloge funèbre, un lugubre cérémonial, tristes restes des vains honneurs qui ont été rendus pendant la vie.

Je perce en esprit à travers ces dehors qui masquent les débris de l'humanité, et je découvre tout ce que la Religion m'invite à pratiquer pour le vrai soulagement des personnes qui me furent chères.

Si elle m'a autorisée dans les premiers sentiments de ma douleur, si elle me promet encore d'en écouter les motifs dans un souvenir qui me retrace la grandeur des pertes que j'ai faites, elle m'interdit aussi tout ce qui ne serait pas assez chrétien dans cette sensibilité, d'ailleurs si légitime.

Cette foi m'apprend que ces séparations ne sont pas éternelles, qu'un jour viendra où ressuscitée avec celles que je pleure aujourd'hui, je me réunirai à elles par des nœuds qui subsisteront au-delà des siècles ; qu'une liaison fondée sur les droits du sang et du cœur ne porte point avec elle l'assurance de ne finir jamais sur la terre, mais encore qu'il est un terme où ces liens interrompus doivent se renouer d'une manière plus pure et plus durable.

La Religion ne me borne pas à porter mes vues à cette autre vie qui doit fixer et perfectionner mon attachement pour les personnes que la mort m'a ravies ; elle veut que je travaille à assurer leur bonheur éternel, que je continue à solliciter pour elles les miséricordes du souverain juge, que je hâte par mes prières l'acquit du reste de leurs dettes, et que leurs besoins, peut-être à ce moment encore pressants, me touchent plus que leur perte passée et irréparable aux yeux du monde.

Pénétrée, ô mon Dieu, comme je dois l'être, de ce dernier objet, j'en ferai une des plus chères occupations de mon zèle et de ma charité. Combien suis-je redevable en général de ces secours aux âmes des fidèles morts en votre grâce ! Quelle assiduité de prières l'intérêt du bonheur de mon prochain n'exige-t-il pas que je porte au trône de votre clémence ? Ce sont des coupables, il est vrai, qui gémissent dans des feux purifiants ; mais vous les aimez, mais vous les frappez à regret, mais vous ne désirez que de les voir réunis à vos récompenses, par l'expiation qu'on vous offrira pour leurs dettes légères. Je travaille donc pour votre gloire, en travaillant chaque jour à avancer, par mes prières et mes autres bonnes œuvres, leur entrée au ciel. Quel emploi plus digne de toute mon ardeur et de toute ma fidélité ?

Ce que vous me prescrivez, Seigneur, pour ceux qui ne m'appartiennent que par les nœuds d'une charité commune, n'est-il pas pour mon cœur d'une obligation plus pressante, dès qu'il s'agit des personnes auxquelles vous m'avez attachée si étroitement ! aussi ne cesserai-je d'intéresser en leur faveur votre miséricorde bienfaisante. Chaque jour, je la réclamerai au sacrifice de vos Autels ; chacune de mes communions renfermera pour elle une intention spéciale, et chaque année, j'en destinerai quelqu'une dont les fruits puissent nourrir mon amour, et accélérer leur félicité, si elles n'en jouissent pas encore.

C'est dans votre confiance, divin Jésus que je vais me présenter à votre table sacrée, pour appliquer plus sûrement les précieux effets de votre Sacrement aux âmes que j'ai l'intention de secourir. Je vous demande toutes les dispositions les plus capables de vous plaire ; ranimez la vivacité de ma contrition, l'ardeur de ma foi, la tendresse de ma dévotion, les sentiments de mon humilité, les transports de ma reconnaissance et de mon amour. Souffrez, Seigneur, que j'emploie avec ces préparations jusqu'à la voix de vos propres bienfaits. Vous les avez dispensés si libéralement à celles pour qui j'implore aujourd'hui la possession de votre gloire ; vos dons les ont enrichies pendant leur vie ; à leur mort vous

les avez fortifiées par votre auguste présence ; elles ont goûté, par la paix la plus constante, la récompense anticipée de leur soumission et de leurs sacrifices.

Voilà, ô mon Dieu, les présents de votre cœur miséricordieux : ils seront toujours autant de titres précieux à ma confiance ; et ils appuieront tous les vœux que je ne cesserai de vous offrir. Exaucez encore ceux que je vais répandre à vos pieds ; et après avoir accordé une entière rémission à des sœurs, dont vous m'avez séparée sur la terre, réunissez-moi un jour à leur éternelle béatitude dans le ciel.

## **IV – Exercice sur la nécessité et la pratique chrétienne, pour la Fête de Saint Martin**

L'humilité est un sentiment qui naîtra dans moi, par la réflexion sur mes misères ; elle me rendra vile à mes propres yeux ; elle me portera à refuser à mon amour-propre tout ce qui pourrait le flatter ; elle me fera juge, même, que je suis digne de toutes sortes d'abaissements. Ainsi le déciderai-je, en suivant tout ce que doit m'inspirer la connaissance de moi-même, dirigée par les lumières de ma foi.

1° Cette vertu est d'une indispensable nécessité, pour toute âme formée à l'école de Jésus-Christ. Il a réduit toute sa morale et toute sa conduite à m'apprendre ces grandes leçons : soyez, comme moi, doux et humble de cœur ; si vous ne devenez petits, comme les enfants, vous n'entrerez pas dans mon Royaume ; que celui qui est le plus grand se rende le plus petit ; je ne suis pas venu pour commander, mais pour obéir ; le grain de sénevé, la moindre des plantes, représente mon Eglise, et la simplicité que je demande à ceux qui la composent. Tels sont les enseignements du Sauveur, si multipliés dans l'Evangile, par rapport à cette essentielle vertu ; tels ont été ses exemples dans sa naissance, dans sa vie, dans sa mission, dans ses travaux, dans sa mort, jusque dans ses Sacrements, où les voiles les plus communs enveloppent ses grâces et son adorable personne.

2° Quelle idée les vrais Sages du Christianisme, les Saints, se sont-ils formés à eux-mêmes de l'importance et de la valeur de l'humilité ? Acquérir, disent-ils, toutes les autres vertus, sans leur donner celle-ci pour fondement, c'est s'exposer bientôt à les perdre. Pour élever l'édifice de la sainteté évangélique, donnez-lui pour base l'humilité la plus profonde. Sans cet appui la présomption, l'entêtement à ses idées, l'hypocrisie, l'esprit indépendant, la vaine complaisance et mille autres fruits de l'orgueil, font bientôt disparaître tous les beaux fruits d'une piété apparente. Comme l'humilité combat toute confiance en ses propres forces, elle dispose à ne les chercher qu'auprès de Dieu. Aussi les ménage-t-elle ces grâces abondantes à un cœur, ou qui se défie de lui-même, ou qui, par le prompt et sincère aveu de sa faiblesse, sollicite le pardon, ou qui, dans l'état de justice, ne perd point de vue son iniquité, par rapport aux biens dont il est comblé.

3° Mais si l'humilité est d'une si étroite obligation pour le chrétien, pour le pécheur, pour le juste, de quelle nécessité particulière n'est-elle pas dans le sein de l'élévation ? Hommages, complaisances, flatteries, tout concourt au-dehors à y fomentier la vanité ; et combien l'âme y est-elle exposée à se repaître d'un mérite qu'elle n'a pas ! C'est ce que craignirent les David, les Esther, les Saint Louis ; et c'est ce qu'ils prévinrent par les humbles retours sur leur néant et sur leur bassesse aux yeux de Dieu. Quel serait mon aveuglement, si, comme un monde accoutumé à suivre son orgueil pour guide et pour oracle, je regardais l'humilité avec des yeux profanes, et qui ne s'ouvrent qu'aux fausses lueurs de la nature et des sens ; si, sur ce principe, je ne la traitais que d'une vertu propre à ces esprits médiocres, qui méconnaissent leur propre excellence ; si je prétendais qu'elle fait oublier ce que Dieu a donné aux

uns de préférence au-dessus des autres ; si je me persuadais qu'avec elle, il n'y a plus de cette émulation, si nécessaire dans la société civile et chrétienne, ou même qu'elle est incompatible avec les égards qu'a droit d'exiger la supériorité du sang et de la dignité. Prétextes imposants pour tout autre que pour une âme chrétienne ; est-on jamais plus grand que quand on se rapproche le plus fidèlement de la source de la grandeur ? Plus on a de motifs d'être reconnaissant des bienfaits de Dieu, plus aussi on doit avoir de facilité à ressentir combien on en est indigne. L'émulation ne s'entretient-elle pas sans les désordres de la vanité et de l'ambition. Saint Louis, si humble sur le trône, ne se faisait-il pas rendre tous les devoirs qu'exigeait le trône où Dieu l'avait placé ? C'est donc injustement que je me figurerai l'humilité comme une conquête située sur un rocher escarpé, où l'on ne peut atteindre. Différents moyens y conduisent, et différents degrés y élèvent. C'est un art que l'âme chrétienne étudie, et dont elle cultive en elle-même les progrès.

1° Le premier degré de l'humilité consiste à n'avoir que du mépris pour le monde et pour tout ce qui part du monde. Rien, en effet, de plus frivole que les louanges de hommes ; la plupart ne sont que pures flatteries, des ironies, qui n'ont d'ordinaire pour principe que l'erreur, que l'intérêt, ou une aveugle amitié. D'ailleurs, ces éloges sont-ils si universels ! Nous rendent-ils meilleurs, et peuvent-ils contribuer à notre vrai mérite ? Hélas ! que nous nous abusons, si nous comptons que des suffrages aussi équivoques ! Que d'actions perdues si nous nous conduisons par un si misérable motif !

2° Le second degré nous porte à nous mépriser nous-mêmes et que n'en coûte-t-il à notre amour propre ? Mais qu'on s'examine de bonne foi ; plus on est près de soi-même, plus il est facile de réussir dans cette recherche. Que nous pesions le bien et le mal qui est en nous, que nous regardions, sans préjugé, lequel des deux l'emporte ; de quel côté penchera la balance ? Ce que nous possédons est ou bien de nature, ou prérogative du rang, ou un don de la grâce. Les biens de la première et seconde espèces ne sont que des avantages extérieurs, une surface qui nous couvre, une décoration qui n'ajoute rien au mérite personnel ; fût-ce même les qualités de l'esprit, l'art de penser judicieusement, de s'exprimer avec noblesse et avec aisance, de saisir un objet avec discernement, et de le présenter dans son jour, de le peindre au naturel. Une disposition d'organes plus heureuse, et qui n'a pas dépendu de nous, produit toutes ces merveilles. Si nous nous retranchons à nous complaire dans les qualités du cœur : quelle matière à notre humiliation ! Faiblesse en tout genre, sensibilité incommode aux autres et à nous-mêmes. Jalousie, défiance, ingratitude, inconstance, défaut de sincérité, vaines attaches à la bagatelle, penchant déréglé à la vie molle, amour outré de nous-mêmes, qui nous porte à heurter tout ce qui nous déplaît : telle est l'esquisse de ce cœur que nous croyons si bon, et dont nous vantons si souvent l'excellence. Pour les biens de la grâce, les possédons-nous actuellement, et les posséderons-nous toujours ? Si nous approfondissons ce qu'il y a de mal dans nous, il est réel, il est certain, il est extrême. Infirmité, désobéissance, instabilité envers Dieu, voilà l'odieux caractère des victimes dues à ses vengeances ; pour se mépriser, il ne faut donc que se connaître soi-même. Tout ce qui est en nous de bien vient de Dieu ; tout ce qui est en nous de mal ne vient que de nous.

3° Le troisième degré nous enseigne à ne nous préférer à personne. Quand on ne se considère que selon ce qu'on est par soi-même, on n'a nulle peine à s'anéantir. Mais le parallèle avec les autres fait bien évanouir ces motifs intérieurs d'humiliations ; on s'attribue au-dessus d'eux une préférence presque toujours injuste, et toujours ennemie de la vraie charité ; fût-on bien autorisé à reconnaître, dans soi, quelques avantages que n'ont pas les autres, combien en ont-ils que nous n'avons pas ? Connaissions-nous tout ce qu'ils valent ? Dieu n'a-t-il pas sur eux des vues de miséricorde dont notre orgueil nous prive nous-mêmes ?

4° Le quatrième degré nous dispose à nous croire inférieurs à tous. Pour nous bien établir dans cette humble persuasion, ne perdons point de vue notre néant, nos misères, nos défauts, nos péchés, nos abus de tant de grâces : ce qu'il y a même de répréhensible dans le peu de bien que nous faisons ; les

recours intéressés de notre amour-propre qui s'y mêle, les réserves dont nous usons, en ne pratiquant pas la loi aussi parfaitement que nous le pourrions ; nos paresse, nos tiédeurs, nos demi-sacrifices. C'est sur cette règle que les plus grands Saints se jugeaient eux-mêmes, et qu'ils ne se regardaient que comme des serviteurs inutiles.

5° Le cinquième degré nous engage à aimer, au moins à accepter avec soumission, tout ce qui nous humilie, à réprimer alors toute révolte de l'amour-propre, à garder par conséquent le silence sur un manque d'égard qui n'affecte que notre orgueil, à ne pas exiger au-delà de ce qui est dû au rang et à la place ; et même, si la prudence le permet, à en sacrifier les fruits, quand la seule vanité en est flattée.

## RÉFLEXIONS

Que de règles, Seigneur, que de moyens précieux, ne me rappelez-vous point en ce moment, pour pratiquer une vertu dont vos vrais disciples ont connu tout le prix, dont ils ont fait si constamment leurs délices. Cachés au monde et à son éclat trompeur, ils ne s'estimèrent jamais plus honorés que quand ils vous avaient pour leur seul témoin de leurs sentiments et de leurs œuvres ; ennemis des applaudissements et des faveurs des hommes, ils les redoutaient plus que toutes leurs persécutions. Si l'ordre de votre Providence ne me permet pas d'imiter le partage de ténèbres, où ils s'ensevelissent ; au moins, comme eux je déclarerai une guerre irréconciliable à cet amour-propre, tyran secret et trop ménagé pour mon malheur. Je ne me bornerai point à le combattre par le souvenir de cette humilité profonde que vous avez relevée dans votre adorable personne, et dont vous m'avez enseigné la nécessité par votre morale et par votre conduite ; je m'appliquerai sans cesse à l'abaisser par d'humiliants retours sur ma misère à vos yeux ; je lui refuserai avec courage toutes les satisfactions qui pourraient le nourrir à mon préjudice ; j'écarterai toute pensée de vaine complaisance sur moi-même ; tous ces replis délicats, toutes ces idées flatteuses, que produit et qu'entretient l'attache à moi-même ; toutes ces réflexions orgueilleuses dont je m'enveloppe si souvent, toutes ces vues si naturelles qui font que je me trouve presque en tout. Loin d'oublier que la prééminence de mon rang ne sert peut-être qu'à mieux manifester mes défauts, que tout ce qu'on m'y rend d'honneurs doit retourner à vous, ô mon Dieu, source de toute grandeur, que les biens et naturels ou surnaturels que vous avez daigné y ajouter, en m'annonçant votre libéralité, me reprochent, hélas ! mon ingratitude et mes abus, j'emploierai tous ces motifs à me confondre de plus en plus, et à toucher votre cœur par mon humiliation. Vous ne rejetez point la prière que vous adresse une humble confiance. Le publicain qui s'avoua pécheur à vos pieds, mérita vos éloges et son pardon. A ce titre, Seigneur, j'implore votre miséricorde : de tous les péchés dont je suis coupable, et que je déteste de tout mon cœur, l'orgueil est celui que je me propose le plus particulièrement d'attaquer et de vaincre : heureuse victoire qui multipliera dans mon âme et dans ma conduite les trésors de la charité, de la douceur, de la patience, de l'entier détachement du monde et de moi-même, d'un amour fidèle pour vous.